

Comment furent soignés les blessés de l'escalade?

Autor(en): **Geisendorf, Paul E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **61 (1952)**

Heft 8

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555985>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Comment furent soignés les blessés de l'Escalade?

Par Paul E. Geisendorf ¹⁾

Les blessés de l'Escalade! Personne n'en parle et ce n'est guère justice. A raison nous révérons les morts de la nuit fameuse et nous récitons chaque année leur liste. N'ont-ils pas droit à notre intérêt, ces blessés, tout autant que dame Royaume, dame Piaget ou Th. de Bèze, qui sont sortis de l'aventure sans le moindre bobo?

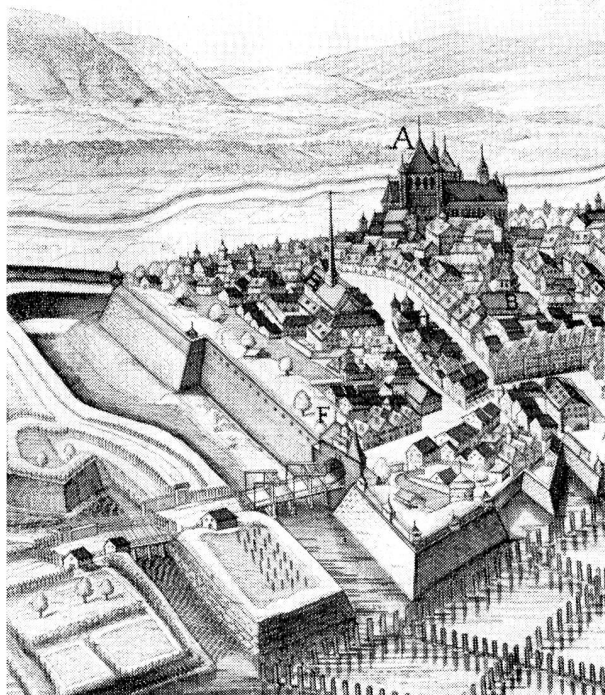
Mais tout de suite se présente une difficulté. Les morts, nous les connaissons par les registres de décès de l'époque, ou plutôt par leur reconstitution, le volume original ayant fâcheusement disparu des archives depuis longtemps. Les blessés, nous ne savons leur nom et leur nombre que par les listes de récompenses qui furent distribuées dès le 15 décembre 1602 et par les registres de l'hôpital, où certains d'entre eux furent soignés. Rien ne prouve que ces listes soient complètes; il y a peut-être — et même probablement — eu passablement plus de blessés, du moins de blessés légers, que ce que nous en savons. Du moins peut-on tirer de cette liste quelques indications intéressantes.

Combien y eut-il de blessés?

Combien y en a-t-il eu d'abord? 24 nous dit le récit d'Esaië Colladon et les recherches les plus récentes n'ont augmenté ce chiffre que de quelques unités. C'est plus que les morts qui étaient 17; ce n'est pas beaucoup pour un combat aussi acharné que celui qui se déroula dans les rues obscures de la ville, entre 3 et 5 h. du matin, le 12 décembre 1602. (Et c'est justement ce qui nous faisait supposer tout à l'heure que la liste n'est peut-être pas complète.)

Ensuite il faut confesser qu'il y a dans cette question des blessés quelque chose qui paraît très curieux: c'est que sur 24 ou 25 blessés, 23 aient survécu. Parce qu'à l'époque confier sa vie à un médecin, c'était encore bien plus dangereux que de se battre contre les Savoyards!

Que l'honorable corps médical genevois ne prenne pas cela pour une injure! Il y avait en 1602, comme il y a en 1952, à Genève des méde-



Genève au temps de l'Escalade.

cins parfaitement honnêtes et parfaitement capables. Par rapport au chiffre total de la population, leur nombre était à peu de chose près égal à celui d'aujourd'hui, soit une quinzaine pour 10 000 habitants. — Mais c'était la médecine de l'époque qui n'était pas à la hauteur. Au lieu de partir du malade et de son observation clinique, elle partait d'idées générales héritées des Grecs et des Romains.

Médecins, chirurgiens et barbiers d'alors

Au lieu de proportionner les remèdes aux blessures, à chaque malade, indistinctement, elle appliquait la panacée de l'époque: saignée et purgation. Nul doute que les blessés de l'Escalade, avant de voir panser leurs plaies, n'aient dû subir purgation et saignée. Mais ce qui les sauva sans doute, c'est que, pour soigner leurs blessures, ils eurent plutôt recours à des chirurgiens qu'à des médecins. Et là la situation est toute différente.

C'est un phénomène assez curieux. Dans toute l'histoire de la médecine, et presque jusqu'à nos jours, le chirurgien n'a jamais passé que pour le parent pauvre du médecin. Parce qu'il travaille de ses mains, on le relègue dans l'échelle sociale au rang des travailleurs manuels, loin derrière les apothicaires et les marchands de passementeries; souvent on le confond avec les simples barbiers qui, dans leurs boutiques, pratiquent à tour de bras — et de lancettes — saignées et purgations. A Genève, une fois par semaine... et à 5 h. et demie du matin, les médecins consentaient à leur dispen-

¹ La vie quotidienne à l'époque de l'Escalade, par Paul-E. Geisendorf. Ed. Labor et Fides, Genève, 1952, 1 vol. in-8. Publié avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur.

ser quelques bribes d'enseignement. Ailleurs, et notamment en France, les deux corporations ont vécu constamment en état d'hostilité, se battant à coups d'interdictions et d'excommunications, sauf lorsqu'il s'agissait de faire front contre les barbiers — qui d'ailleurs les valaient bien.

Car là git le paradoxe. Tandis que pendant des siècles le médecin, empêtré dans Aristote et dans Gallien, trouva au-dessous de sa dignité d'examiner d'abord le malade avant de pontifier sur son cas et préféra s'entêter dans une théorie absurde plutôt que d'observer tout simplement ce qu'il avait sous les yeux, les chirurgiens, et plus encore les barbiers, moins déformés par la scholastique, moins esclaves d'idées toutes faites et d'une prétendue science qui n'était qu'inconscience, vivent beaucoup plus au contact des réalités, travaillent directement sur le corps humain, tentent même des opérations audacieuses, qui parfois échouaient, mais parfois aussi réussissaient. On savait au XVI^e siècle opérer les hernies et les becs de lièvre, on remettait relativement en place bras et jambes cassés; depuis Ambroise Paré, simple barbier lui aussi, on savait soigner les blessures d'armes à feu; l'on extrayait les calculs et l'on trépanait même avec succès. Mais tout cela à vif, sans anesthésie et sans antiseptie, les deux choses ne devant être découvertes et mises en pratique qu'au XIX^e siècle. En vérité, pour résister à un chirurgien ou pour sortir indemne des mains d'un médecin, il fallait être solidement bâti!

Hôpitaux d'antan

Et nous n'avons pas vu le pire. Le pire — parce que là il ne s'agit pas de science, mais simplement d'hygiène, c'était bien l'état des hôpitaux de l'époque. Nous savons mal ce qui se passait à l'Hôpital de Genève, qui occupait les locaux du couvent de Ste-Claire, au Bourg de Four, à l'emplacement du Palais de Justice actuel, et avait remplacé les quelque huit hôpitaux tenus par des confréries avant la Réformation et qui faisaient tout autant office d'hospices que d'hôpitaux. Mais nous savons ce qui se passait ailleurs et malgré que nous soyons toujours tentés de penser qu'il n'y en a pas comme nous, il est tout ce qu'il y a de plus probable que ce qu'on va décrire s'appliquait fort bien à Genève.

D'abord il était tout à fait courant, quelle que soit leur affection, de mettre deux, quatre ou même six malades par lit, les lits en quatre files par salle, de sorte qu'une seule salle d'hôpital pouvait contenir jusqu'à 340 malades à la fois! En hiver les salles n'étaient pas chauffées et, en plus de leur affection propre, les malades risquaient d'avoir le nez ou les oreilles gelées. Enfin toutes les opérations se faisaient dans les salles mêmes de malades, sous les yeux de ceux qui en sortaient ou allaient y passer et

sans rien qui rappelle le silence blanc et rigoureux des salles d'intervention actuelles.

Des oubliés qu'il faut rappeler

Pour en revenir aux blessés de l'Escalade, maintenant que nous savons en gros ce qui les attendait, ces blessés, pour s'être ainsi jetés dans la bagarre, est-ce que nous ne trouvons pas encore plus ingrat et plus injuste de notre part l'oubli dans lequel nous les avons toujours tenus?

La plupart certes ont guéri; cela est déjà bien remarquable; et cela tient avant tout au fait qu'autrefois on avait beaucoup plus d'enfants qu'aujourd'hui et que des 8, 10 ou 15 petits êtres qu'une femme normale mettait au monde, seuls ceux qui étaient de nature très robuste pouvaient passer les caps redoutables de la petite enfance et de la première adolescence, et par conséquent étaient capables aussi de résister à une blessure. Mais il n'empêche que, pour ceux-là, l'Escalade n'est pas restée qu'un événement au milieu de beaucoup d'autres. L'Escalade, ils l'ont vécue et ils ont su ce que cela leur coûtait. Le laboureur Jean Ducrest fut soigné 40 jours pour sa plaie. Six mois après la nuit du 11 décembre, Ph. Bochart se faisait encore «tirer des os du bras». Et l'imprimeur Etienne Jovenon, blessé à l'épaule gauche, fut lui victime de son médecin qui avait oublié des tampons d'éponge dans la plaie; il lui fallut en automne 1603 venir consulter à Payerne le célèbre médecin Fabrice de Hilden, qui le soigna six mois avant de le remettre sur pied.

Et puis *tous* n'ont pas guéri. Girard Muzy, qui était un de ces blessés de l'Escalade, a vécu et souffert encore 15 jours avant de mourir, le jour de Noël. Le monument élevé dès 1603 contre le mur septentrional de St-Gervais put donc ajouter son nom à celui des victimes tombées la nuit même, et c'est pour cela qu'il est cité le dernier. Mais ce monument même est-il complet? Ne faudrait-il pas y ajouter Baudichon de la Maisonneuve, qui était encore bien malade plusieurs semaines après l'Escalade et mourut, jeune encore, huit ans plus tard? Le doute ici est permis. Baudichon a pu se remettre finalement de sa blessure et mourir d'autre chose, car «rien n'est plus certain que la mort et de plus incertain que l'heure d'icelle», comme disent si gravement et si justement les testaments de l'époque.

Le 18^e mort

Mais, pour un autre, tout doute est levé. Le 14 novembre 1603, dit une copie fragmentaire du Livre des Morts, Jacques Billon, de Neuchâtel, soldat, âgé de 35 ans, meurt d'un coup d'arquebuse qu'il avait reçu à l'Escalade à la hanche droite. La voilà bien, authentique, mais singulièrement oubliée, la dix-huitième victime de